

SUR LA MONTAGNE

Les gens ne sont pas d'accord. Les uns disent qu'il est monté, d'autres qu'il est descendu pour son discours. Je puis vous dire ce qui s'est passé, puisque j'y étais. J'étais en train de labourer mon champ - mes arpents de cailloux - avec mon bourricot, quand j'ai vu des groupes de gens qui montaient sur la Montagne. Dans le pays, on appelle ça « la Montagne ». Bien sûr, ce n'est pas le Mont Hermon, mais tout de même ça monte assez haut pour qu'on ait la vue sur tout le lac et ça grimpe dur !

Ces gens qui montaient, j'ai deviné tout de suite ce qu'ils venaient faire, qui ils venaient voir. La veille au soir, il avait traversé le village avec son groupe d'amis. Je l'avais bien reconnu, parce que je l'avais vu plusieurs fois à Capharnaüm, quand j'allais au marché.

De loin, on l'avait vu monter sur la Montagne avec ses amis, et il n'était pas redescendu. Ils avaient donc passé la nuit là-haut ; il y a des cabanes de bergers pour dormir. D'ailleurs, la nuit tombée, on avait vu un feu, presque au sommet. Ils devaient être à discuter autour. Car, discuter, ils aimaient ça !

Donc, ce matin-là, j'ai bien deviné que c'était lui que les gens allaient retrouver. Et il en venait, il en venait ! C'est sans doute pour avoir un peu de tranquillité avec ses amis qu'il était venu se réfugier ici. Mais, le pauvre, la tranquillité, ce n'était plus pour lui. Après tout ce qui s'était passé à Capharnaüm ... L'histoire du bonhomme passé par le toit, ça avait bien fait rire. Mais c'est surtout l'homme guéri le jour du sabbat qui avait fait jaser. Les scribes étaient furieux. Il paraît qu'on en parlait même à Jérusalem. Car enfin, le sabbat, c'est le sabbat.

Bref, depuis ce temps-là, on courait après lui de partout, et voilà pourquoi ces gens arrivaient. Certains même apportaient leurs malades sur des civières ou sur leurs épaules. Il y avait aussi des bancroches, sur leurs béquilles. Tout ce monde-là n'avait qu'un désir : le voir, le toucher, l'entendre.

A mon avis, trimbaler comme ça les malades, ça n'a pas de bon sens. Mais allez donc raisonner les gens quand ils croient qu'il y a du miracle dans l'air ! Ma foi, je me suis dit, si j'y allais aussi ? Je ne l'ai jamais entendu parler. Oh, ça ne veut pas dire que je vais devenir son disciple. Il ne faut pas y compter, mais ça pourrait être intéressant. Et puis, s'il pouvait guérir mon vieux rhumatisme dans l'épaule... Après tout, pourquoi pas ?

Alors, j'ai laissé là mon bourricot, sans même l'attacher : avec la charrue au derrière, il ne pouvait pas aller bien loin. Et il s'est mis tout de suite à brouter l'herbe entre les cailloux. - Mange donc, goulu, ce sera autant de foin en moins à te donner ce soir.

J'ai rejoint les autres qui grimpaient. Juste à ce moment-là, lui, il descendait de là-haut. Sans doute pour éviter aux estropiés et à ceux qui portaient des malades toute la côte à monter. Il s'est arrêté à mi-pente, sur le plateau où il y avait de l'herbe, quelques rochers, des oliviers. On s'est assis dans l'herbe parce qu'on était tous un peu essoufflés. L'endroit était joli, ma foi. A travers les arbres, on voyait le lac, tout bleu.

Lui, il a commencé par faire le tour des malades. Il y en avait de tout le pays, et même de loin : de la Décapole, de Jérusalem et même du pays d'au-delà du Jourdain. Ça se reconnaissait à leurs habits et à leur drôle d'accent. Il disait un mot à tous, ou il leur touchait la main. Et j'en ai vu plusieurs qui se levaient en criant qu'ils étaient guéris. Ça, je l'ai vu ; qu'on ne vienne pas me dire que ce n'est pas vrai.

Et puis, il s'est assis sur un rocher, un peu haut pour que tout le monde puisse le voir et l'entendre. Il avait près de lui un petit groupe, ses amis qui le serraient de près, et qui avaient l'air de ne pas vouloir le lâcher. Quelqu'un près de moi, qui avait l'air de bien les connaître, m'a dit que c'est le matin même qu'il les avait spécialement choisis, chacun par son nom pour être ses « apôtres », comme il disait. Douze, ils étaient. Et la chose était si

importante pour lui qu'il avait passé toute la nuit à prier. C'était donc ça, le feu qu'on avait vu le soir d'avant.

Il s'est mis à parler. Moi, je m'étais arrangé pour être assez près, de façon à bien entendre. Mais pas trop, pourtant, je voulais garder ma liberté. Il a commencé par dire qu'il allait nous donner le programme du bonheur, du bonheur vrai : ce qu'il faut pour être vraiment heureux. Vous pensez qu'on a dressé l'oreille, car ça, ça intéresse tout le monde. Mais quand on a entendu son programme de bonheur, on a été suffoqués.

- Ils sont heureux, il disait, ceux qui sont pauvres. Et ceux qui n'ont rien à manger, quelle chance ils ont ! Et encore plus ceux qui pleurent ! Et si un jour, par chance, vous êtes matraqués, et mis en prison à cause de moi, vous serez les plus heureux des hommes !

Nous on se regardait en se demandant s'il ne se moquait pas de nous. Pas du tout, c'était sérieux.

Bien sûr en réfléchissant, on comprenait un peu ce qu'il avait voulu dire. Pas besoin d'être allé à l'école des rabbins pour comprendre que tout ce qu'il disait : les larmes, la faim, les coups de matraque, tout ça nous remet tout nus entre les mains de Dieu. Et ça, c'est le bonheur. Tandis que celui qui ne pense qu'à ses sacs d'or et à son garde-manger bien rempli, il n'y a plus de place pour Dieu dans son cœur. Et c'est ça le malheur. Peut-être. C'est bien un peu dur à avaler, mais il devait avoir raison.

Il nous a dit encore des choses curieuses : tout ce qu'il y avait dans la loi de Moïse, c'était bien. Mais il fallait faire encore mieux. Par exemple : bien sûr, ne pas prendre la femme de son voisin, et même si vous ne le faites pas, rien que d'y penser et de vouloir le faire si c'était possible, c'est aussi grave que si vous l'aviez fait.

Moi, je n'étais pas très fier, parce que, plus d'une fois, ce n'était pas l'envie qui m'en avait manqué, et si je ne l'avais pas fait, c'est parce que ces choses-là, ça peut vous mener loin. Si j'avais pu, en étant sûr de ne pas me faire prendre. Mais alors, j'étais donc aussi coupable que si je l'avais fait ? Quelle histoire ! J'étais d'autant plus gêné qu'en disant cela il avait regardé de mon côté. C'était par hasard, ou parce qu'il devinait ? Allez donc savoir, avec un homme comme lui.

Puis il a dit une chose qui m'a révolté : « Si on veut te prendre ton manteau, donne aussi ta tunique » Justement, j'avais laissé mon manteau près de la charrue, en bas (je le prends le matin, parce qu'au lever du soleil, il fait frisquet). Alors, si tout à l'heure en descendant je vois un malandrin qui file avec mon manteau, je dois courir après lui en criant : -Eh ! tu oublies ma tunique ! Tiens, la voilà ! – allons, ça n'est pas sérieux.

Mais c'est surtout quand il a dit : « Si on te donne une gifle, tends l'autre joue » Alors là, je n'ai pas pu me retenir, j'ai crié : Oh ! d'indignation. Ça a fait se retourner tout le monde. Et lui, il m'a regardé en souriant, l'air de dire : - Plus tard, tu comprendras.

Et c'est vrai que, maintenant, je commence à comprendre un peu. Celui qui t'a giflé, si tu lui tends l'autre joue, il doit être tellement surpris qu'il a honte de lui-même, et il s'en va. Oui, mais ça dépend sur qui tu tombes. Des fois il peut en profiter, et puis tu ne te défends pas, il te donne une bonne raclée. Et il faut lui dire merci ?

Non, je ne crois pas que c'est cela qu'il voulait dire. Mais plutôt : quand il y a un brutal dans le village, si, à cause de lui, tu deviens aussi brutal, ça fait deux brutaux dans le village. Et personne n'y gagne. Alors, encaisse ta gifle, tu n'en mourras pas, et essaie d'aimer tellement l'autre qu'il sera bien forcé de t'aimer. D'ailleurs, gifle ou pas gifle, c'est Dieu qui voit qui a raison de toi ou de lui. Et c'est ce qui importe. Evidemment, ce sont des idées qui peuvent se défendre. Mais, sur le moment, j'avais de la peine à le digérer !

A suivre...